



Ta dona

Au feu

d'Adama Drabo

fiche technique

Mali 1991 1h40

Réalisateur :

Adama Drabo

Scénario :

Adama Drabo

Musique :

Banzoumana Sissoko

Interprètes :

Fily Traoré

(Sidy)

Djemeba Diawara

(Koro)

Mamadou Fomba

(Fabou)



Résumé

Un jeune employé des Eaux et Forêts, Sidy, se heurte à la corruption de la haute administration, comme à certaines pratiques ancestrales.

Sidy n'est pas un "européanisé" puisqu'il cherche à faire le lien entre la tradition africaine et la nécessaire modernisation de la vie dans les vil-

L E F R A N C E

LES AMIS DU BON CINÉMA



lages. Il est convaincu que le partage du savoir est le meilleur instrument de la transformation sociale donc du progrès économique.

Avec les paysans, les chasseurs, il essaie par la persuasion plutôt que par l'autorité de faire reculer la pratique des feux de brousse.

Sidy s'oppose ainsi aux autorités de la région qui ne croient qu'à la vertu de la force et de la sanction pour faire reculer cette pratique.

Mais parallèlement, il est persuadé que la société traditionnelle possède des savoirs que les jeunes formés à la science moderne doivent avoir l'humilité d'acquérir afin de mieux servir la collectivité.

Il part à la recherche du Septième Canari, la septième vertu aujourd'hui égarée d'une plante médicinale reconnue par tous les anciens.

Pour retrouver ce savoir ancestral et avoir le privilège d'accéder à la connaissance, il lui faut, tout au long de sa quête faire la preuve de sa valeur humaine car la société traditionnelle ne cesse de le mettre à l'épreuve.

Parvenu au Pays Dogon, berceau d'une des plus riches cultures africaines, il deviendra le dépositaire de ce savoir que la communauté a décidé de lui livrer par la bouche d'une vieille femme qui l'attendait depuis toujours. A lui maintenant de réaliser cette synthèse entre les deux formes de la connaissance.

Documentation des Films du
Paradoxe

Critique

Le titre signifie "Au feu !" en bambara. *Ta Dona* est un film lumineux et dangereux, imprévisible, qui consume dans un même incendie les clichés du film africain et les lois du scénario international. *Ta Dona*, coup d'essai du réalisateur malien

Adama Drabo, est un film passionnant par l'audace de ce qu'il tente : rien de moins que la fusion des tendances divergentes du cinéma africain.

Il mêle ainsi la légende ancestrale, son cortège d'images somptueuses, de parole magique et de sagesse traditionnelle, à la comédie moderne, politique et sentimentale, lestée de fermes dénonciations de la corruption et de la tyrannie, et des séquelles du colonialisme. Sans doute, en Europe, le premier versant recèle plus de séductions que le second, ou la faiblesse des comédiens dans les situations de comédie classique et le schématisme, même justifié, du propos embarrassent.

Mais, contant simultanément les tribulations d'un jeune homme en quête d'une magie perdue, la chronique d'un village, les méfaits de décisions bureaucratiques appliquées par des fonctionnaires bornés et prévaricateurs, une idylle d'une stupéfiante sensualité, attrapant au passage un jeu d'enfants, une ancestrale liturgie, des portraits d'artisans au travail, Adama Drabo emballe son récit dans un élan qui passe outre aux faiblesses, récupère à son profit sa propre confusion, comme une transe intelligente.

Le Monde Février 1993

Entretiens avec le réalisateur

Comment s'est fait le choix du thème de Ta dona ?

Pour moi qui suit un enfant de la ville, ces dix années dans le monde rural ont été un choc et une révélation. Ma formation me portait à considérer comme négatives les valeurs de la société rurale. Puis j'ai

demandé à recevoir l'initiation et, avec le temps, j'ai compris bien des choses. J'ai appris que ce monde est détenteur de grande richesses, que c'est là que se trouve la vraie force du pays. Pourtant il m'a fallu beaucoup de temps encore pour comprendre que cette force est bloquée, entravée. Un environnement socio-économique implacable ne permet pas aux ruraux de se réaliser. Il y a véritablement un génie de ce peuple, mais son développement est freiné, bâillonné par le système -politique, administratif, économique- mis en place.

Il faut donc travailler à libérer cette force et pour la libérer, il faut des hommes comme Sidy, des hommes qui ont deux cultures en eux, la traditionnelle et la moderne. Et par rapport à la culture occidentale, la dernière à être ingurgitée, il faut que l'individu retourne à ses sources. C'est en se ressourçant, en s'imprégnant de la vie du village, qu'il peut porter ses deux cultures au même niveau et mettre ses forces en symbiose. Une fois bien assimilées les deux cultures, on peut les gérer et une dynamique qui mène l'individu à se dépasser se met en place.

Ca devient un moteur qui lui permet d'entreprendre des actions d'une ampleur universelle, profitables à l'ensemble de la communauté humaine, comme la recherche du septième canari. La tradition pousse à la recherche, la modernité introduit le doute et la capacité de critiquer. La tradition permet à Sidy d'entrer en profondeur dans sa société et de retrouver la vertu du septième canari, la science moderne lui apprend à doser le médicament.

Cependant, alors que Sidy et les villageois s'enrichissent mutuellement en conjuguant leurs savoirs et leurs ressources, la corruption règne chez

les puissants qui magouillent et détournent le bien public à qui mieux mieux. En fait, malgré leur formation et leurs moyens -économiques et intellectuels-, ce sont des hommes qui ne sont pas arrivés à assimiler les deux cultures. La modernité a pris le dessus et ils ont oublié la part la plus profonde d'eux-mêmes. Sans le support de la tradition, ils ne pensent plus qu'à s'enrichir et leur vie se réduit à une poursuite effrénée et toujours insatisfaite de biens matériels.

Chez nous aujourd'hui, quel que soit le champ d'activité, la démarche de Sidy peut être opérationnelle. Ce n'est pas la seule -je ne suis pas prophète-, mais c'est une proposition que je fais. Je suis un cinéaste qui vit dans son temps. Je fais partie intégrante de cette société. Je l'observe, je lis, je m'informe, je recoupe, j'analyse... Je tente d'imaginer l'avenir et, à travers ce film, je propose à la réflexion du public ce qui me paraît pouvoir nous faire avancer.

Comment avez-vous abordé ce premier long métrage ?

Avec une foi à toute épreuve. On n'attend pas un jeune réalisateur. Il faut donc une volonté farouche pour monter un projet et c'est extraordinairement difficile de le mener à bout car le moindre imprévu risque d'être fatal. Nous avons eu un problème d'objectif sur le matériel loué en France. On n'avait pas le temps, ni les moyens d'attendre d'autres objectifs. Pour assurer une prise valable, il a fallu tourner beaucoup plus que prévu. Cela a entraîné un dépassement de coûts qui a compromis la suite. Pour la post-production, il a fallu repartir à la pêche aux financements complémentaires et, à plusieurs reprises, on a cru devoir arrêter faute d'argent.

Cinématographiquement parlant, je n'ai pas eu d'école ni de maître. Ma formation s'est faite sur le tas, principalement comme assistant de Cheick Oumar Sissoko sur Nymanthon et Finzan. Mais je ne filmerai jamais comme lui ni comme personne d'autre parce que nous sommes tous différents. Cette absence de modèle et le refus de se référer à un registre connu comportent un risque : personne ne vous fait confiance mais ils peuvent apporter des qualités d'originalité. Je me suis laissé aller à être moi-même. Je me suis mis au travail comme un peintre devant la toile blanche. J'ai mélangé les images, les couleurs, les sons, les émotions pour composer un portrait de l'homme sahélien dans son environnement, un portrait qui témoigne du bouillonnement de la vie dans le Mali d'aujourd'hui.

.Dossier distributeur
Propos recueillis par
Thérèse-Marie Deffontaines

Le système politique, administratif, culturel, mis en place par le monde qui détient le pouvoir, celui des villes, est un véritable frein au développement de la société rurale. C'est ce constat de l'exploitation des ruraux par les instruits que font les chasseurs dans la scène où ils s'abritent de la tempête.

Depuis les indépendances, il y a rupture entre ceux qui sont restés dans la culture traditionnelle et les cadres des villes, dont je fais partie moi-même, et ce fossé est de plus en plus grand.

A l'indépendance, qui a remplacé le colonisateur ? Qui est devenu homme politique, ministre, député, commandant de cercle, ingénieur, médecin, etc. ? Ceux qui avaient fait des études. C'est donc nous qui avons dirigé politiquement, administrativement, économiquement. Et

c'était une grande fierté et un grand espoir pour ces gens que ce soit nous qui prenions la direction du pays, nous les fils qu'ils avaient envoyé à l'école des Blancs.

Mais cet espoir mis dans leurs enfants, cette attente du progrès ont été vains. Et ça a été vraiment la cassure. Aujourd'hui, dans les villages, tout ce qui vient de nous est mal reçu.

Ils avaient envoyé leurs enfants à l'école pour qu'ils acquièrent la science moderne, celle des Blancs dont ils avaient mesuré la puissance, pour que ce savoir, associé au savoir traditionnel les rende doublement forts. Ceux qui ont eu cette démarche pensaient déjà à la double culture, sans savoir que le but du colonisateur était tout autre.

Son but était de nous utiliser pour le servir, alors que dans notre tradition on n' imagine pas que le savoir puisse servir autre chose que le bien de la communauté et son progrès. Sinon, on le bloque, on ne le transmet pas.

Documentation des Films du
Paradoxe

Avez-vous rencontré des problèmes avec la censure ?

Il y a cette censure chaque fois qu'on veut faire un film. Pour avoir l'autorisation de tourner, il faut que la censure lise le scénario et y trouve des points discutables. Mais nous avons nos petites astuces qui nous permettent d'avoir, après ce contrôle, un scénario intact. Quelquefois on y glisse des choses intentionnellement pour qu'elles soient retirées ; ainsi on peut préserver l'essentiel.

Positif n°385 (Mars)

Le réalisateur

Film documentaire

Adama Drabo est né à Bamako (Mali) en 1948.

Dès l'enfance, il rêve de faire des films mais le pays qui accède à l'indépendance en 1960 a un grand besoin d'instituteurs. Pendant dix ans, de 1968 à 1979, il enseigne dans les villages et, pendant ses moments de loisirs, il écrit des pièces de théâtre et il peint.

En 1979, le Centre National de Production Cinématographique (C.N.P.C.) du Mali organise un concours de recrutement. Adama pense que c'est l'occasion de réaliser son rêve d'enfant.

Reçu au concours, il entre au Centre comme caméraman. Mais comme les bourses de formation promises ne viennent pas, il se décide à se former sur le tas : livres, films, stages (technique images, montage, et scénarisation) et le maximum de pratique à la caméra vidéo.

Il est assistant réalisateur sur Nyamanton et Finzan de Cheik Oumar Sissoko. Entre ces deux films, en 1988, il réalise un moyen métrage, *Nieba, la journée d'une paysanne* (38mn, 16mm). Il démarre son premier long métrage *Ta dona* (Au feu) en 1989.

Dossier distributeur

Pièces de théâtre :

1972: Massa

1977: Le Trésor de l'Askia

1982: L'eau de dieu tombera

1983: Pouvoir de pagnes

Nouvelles

1978: La Belle et le Fainéant

1986: Nieba, la journée d'une paysanne